

CP & journalisme

Moi, les machines ne me font pas peur dès lors qu'elles élargissent la perception et démultiplient les comportements humains. Ce qui m'inquiète, c'est quand on essaye de les ramener au niveau de la bêtise humaine.

Félix Guattari

Les technologies mises au service de la bêtise systémique sont aussi celles avec lesquelles - et avec elles seulement - il est possible de lutter contre cette bêtise et la toxicité en général.

Bernard Stiegler

Extrait de : Philippe Petit, *Le journalisme est une idée neuve* (*L'appel des appels*, 2009)

On n'a que trop tendance à ne voir dans les formes que des moyens neutres et transparents qui n'ont pour fonction que d'abriter leur contenu. Le medium "moyen d'information" délivre un contenu par sa seule présence, il possède une puissance propre. Ne dit-on pas communément qu'on regarde la télévision? Qu'on lit le journal? Qu'on consulte son écran?

C'est d'ailleurs essentiellement à partir de la question de la résistance du canal à la transmission des messages qu'est née en 1947 la cybernétique, cette mathématique de l'information qui a pour particularité de dépouiller cette dernière de tout contenu empirique. Elle débouchera sur l'informatique, capable de traduire en termes de 1 et de 0, l'information la plus complexe.

Un autre moyen de traiter mathématiquement l'information consiste à la considérer sous l'angle des probabilités. Or, en probabilités, plus il y a de certitude au départ, et moins il y a d'informations à l'arrivée. Un train qui part et arrive à l'heure ne fait pas une information, un train qui déraile en suscite une. La mathématisation de l'information a donc eu pour condition la suppression du contenu propre.

Les médias de masse ont abouti dans certains cas à cette même absence de contenu. L'information n'étant pas une connaissance, elle est le plus souvent une syntaxe sans sémantique, une pragmatique intuitive et peu systématique, orientée vers l'action, et en cela "politique".

À proprement parler, les médias ne délivrent pas d'informations, ils les inventent; ce qui ne signifie pas forcément que l'opposition entre le véridique et le mensonger, l'important et l'insignifiant disparaisse, mais elle a tendance à se dissoudre dans un continuum, un flux d'informations, dont il convient de retrouver le sens.

Une question demeure toutefois en jachère. Pourquoi dans un pays démocratique comme le nôtre, la presse n'est-elle plus démocratique? La disparition des industriels de presse est une première réponse. Lagardère n'est pas Hersant. La plupart des milliardaires propriétaires de journaux achètent un journal comme ils le feraient d'une danseuse. Ce sont des personnalités souvent proches du pouvoir. François Pinault possède Le Point, Bernard Arnault, Les Échos. Et de nombreux journalistes ne dédaignent pas la vénale fréquentation des élites dirigeantes. Ils se sont fondus dans leur monde. Ils sont les concubins de la tribu. Sauf à reconstruire un mur de Berlin entre eux et nous, les journalistes indépendants, il ne peut y avoir de sortie par le haut pour le métier de journaliste.

Mais il y a peut-être plus grave encore. L'isolement du journalisme d'idées, au profit d'un journalisme de l'information brute, formatée, sans commune mesure avec le nécessaire

besoin de refondation idéologique, tend à séparer “l'éternel reportage” et le commentaire, plutôt qu'à essayer de les faire se rejoindre. L'information a fait baisser le cours de l'expérience, en même temps qu'elle a autonomisé le travail des intellectuels, pour ne plus admettre que la vérité du terrain et celle de l'annonce politique. Le Journal tente ainsi d'imposer sa “crédulité”, pour reprendre le mot de Mallarmé. Il prétend porter le sens du monde à la vérité. Il ne remet jamais en cause ses propres croyances et porte au crédit de la vérité tout ce qu'il proclame. Il ne fait pas droit au langage. Karl Kraus à juste titre voulait “déjournaliser” la langue du Journal. Les lecteurs sont plus sensibles qu'on ne le pense à cette opération.

S'il existe bien des techniques propres au métier de journaliste, il ne doit pas y avoir de style journalistique à proprement parler. C'est le sujet qui impose son style au journaliste et non l'inverse. Rendre compte d'un procès, d'une séance à la Chambre, couvrir une guerre, balayer un champ de la pensée, revient toujours à mettre en œuvre le “comment” d'une situation, d'un état de choses, d'un problème. Or, de la mélancolie baroque et du spleen, on est passé à l'hébétude devant le Journal. Cette remarque vaut pour les lecteurs autant que pour les journalistes. Afin de ne pas sombrer dans une telle torpeur, il nous faut plus que jamais retrouver un lien logique entre les faits. Il faut se démarquer totalement du pouvoir politique et du pouvoir médiatique compromis par sa proximité avec le premier. En un mot: savoir imposer ses sujets et ne pas se laisser piéger par le court-termisme et la pure réactivité.

Ce que disait Deleuze dans *Pourparlers* en 1990 :

Je ne crois pas que les médias aient beaucoup de ressources ou de vocation pour saisir un événement. D'abord, ils montrent souvent le début ou la fin, tandis qu'un événement même bref, même instantané, se continue. Ensuite ils veulent du spectaculaire, tandis que l'événement est inséparable des temps morts. Ce n'est même pas qu'il y ait de temps morts avant et après l'événement, le temps mort est dans l'événement, par exemple l'instant de l'accident le plus brutal se confond avec l'immensité du temps vide où on le voit arriver, spectateur de ce qui n'est pas encore, dans un très long suspens. L'événement le plus ordinaire fait de nous un voyant, tandis que les médias nous transforment en simples regardants passifs, pire en voyeurs. Groethuysen disait que tout événement était pour ainsi dire dans le temps où il ne se passait rien. On ignore la folle attente qu'il y a dans l'événement le plus inattendu. C'est l'art, pas les médias, qui peut saisir l'événement.

Il est possible aujourd'hui de corriger cet idéalisme artistique sur un point: les médias ne sont pas le journalisme. Le journalisme survivra sous condition de recouvrer la parole de son langage, et pas seulement son engagement proclamé en tant que quatrième pouvoir. Il ne doit pas se contenter de recueillir un résultat, mort ou cadavre. L'expérience de la pensée doit coappartenir à l'événement et non s'en dissocier. Le Journal doit comprendre l'événement avec l'expérience, le sujet avec la subjectivité, la vision avec la voyance. La presse doit rechercher non pas l'adhésion ou la croyance, mais la compréhension.